

La question de l'homosexualité dans le cas Schreber¹

Le cas Schreber a été, conformément dirais-je au vœu de Schreber lui-même, l'objet d'une énorme littérature psychanalytique² ; dès 1949 les post-freudiens avec Katan essentiellement mais aussi Nederland ; en 1955, Ida Macalpine et Richard A. Hunter traduisent les *Mémoires* en anglais, ce qui donne lieu à un déferlement d'études outre-Manche³. En France, c'est à partir de Lacan qu'on commence à se pencher sur ce thème : Nacht et Racamier en 1958, puis Chasseguet-Smirgel et Racamier en 1966, O. Mannoni en 1969, B. This ensuite, O. Mannoni et M. Enriquez en 1974⁴. La traduction française des *Mémoires* paraît en 1975.

Certes seul un livre peut faire couler tant d'encre ; l'auteur pourtant s'y glisse plus souvent qu'on ne le croirait, empêchant que l'on fasse dire tout et n'importe quoi à son livre. Plutôt que d'utiliser des éléments biographiques pour interpréter et surinterpréter son délire, il préférerait certainement qu'on se tienne à la lettre de son texte en prenant pour vrai ce qu'il y écrit.

Daniel-Paul Schreber, docteur en droit, ex-président de la cour d'appel de Saxe, tomba malade deux fois vers l'âge de 51 ans.

J'ai souffert deux fois de maladies nerveuses, chaque fois à la suite d'un surmenage intellectuel ; la première (alors que j'étais président du tribunal de première instance, à Chemnitz, à l'occasion d'une candidature au Reichstag ; la seconde, à la suite du travail écrasant et extraordinaire que je dus fournir en entrant dans mes nouvelles fonctions de président de la Cour d'Appel de Dresde⁵.

La première maladie, qui était une hypocondrie grave, dura de l'automne 1884 jusqu'à la fin 1885 et fut traitée dans la clinique du Dr Flechsig à Leipzig jusqu'à une complète guérison. S'ensuivirent huit ans de bonheur tranquille avec sa femme, assombris seulement par l'absence de la naissance d'un enfant. En

¹ À partir d'une intervention faite en juin 2002 dans le cadre du séminaire du cardo.

² Pas seulement psychanalytique... Voir entre autres Elias Canetti, dans *Masse et puissance*, Gallimard, 1966.

³ Cf. *Le cas Schreber, contributions psychanalytiques de langue anglaise*, Puf, 1979.

⁴ Je n'étudierai ici que les textes de Schreber, Freud et Lacan.

⁵ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », Puf, 1966, p. 265. Dans la suite du texte, j'indiquerai simplement F. suivi du numéro de la page citée.

juin 1893 on annonce à Schreber sa nomination à la présidence de la cour d'appel de Dresde où il entre en fonction le 1^{er} octobre suivant. Entre juin et octobre, survinrent des rêves (« son ancienne maladie était revenue ») ainsi que le fameux fantasme, apparu entre rêve et veille, soit dans le préconscient, précise Lacan, comme le rêve. La deuxième maladie débute fin octobre 1893 ; Schreber fut hospitalisé de nouveau dans la clinique de Flechsig. Y débutèrent la persécution et les hallucinations, allant jusqu'à une stupeur hallucinatoire quasi catatonique ; Schreber veut mourir, il apprend même sa mort dans le journal ; les idées délirantes d'un rapport direct avec Dieu se mettent alors en place. En juin 1894 Schreber est transféré dans la maison de santé de Sonnerstein près de Pirna ; le délire prend peu à peu sa forme définitive et une sorte de réédification de sa personnalité se construit. Il sort en 1902. Ses *Mémoires d'un névropathe* parurent en 1903.

Jung indiqua le bouquin à Freud dès 1906 ; Freud l'eut en main en 1909, il écrivit ses « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » en 1910 et elles furent publiées en 1911. Lacan, dans son séminaire *Les psychoses*, fait devant et avec son auditoire une lecture presque exhaustive de plusieurs chapitres des *Mémoires*, en allemand.

Car pour Lacan comme pour Freud, « le cas Schreber, c'est le texte de Schreber » ; l'un et l'autre lisent, déchiffrent, interprètent, travaillent le texte. Ils théorisent, à partir du texte. Ce n'est pas sans Schreber que Lacan dans *Les psychoses* installe l'Autre de la parole à partir du schéma L, qu'il annonce le Nom-du-Père et qu'il traduit *Verwerfung* par forclusion ; ce n'est pas non plus sans Schreber que Freud dans ses « Remarques » développe sa théorie de la paranoïa⁶ et surtout éprouve la solidité et la véracité de ses élaborations sur la libido, le refoulement, la pulsion, l'étiologie sexuelle des névroses : « Nos garants ne sont autres que les déments et les paranoïaques qui échappent naturellement au soupçon d'avoir subi ou de pouvoir subir une influence suggestive⁷. » Le texte de Schreber propose en effet à Freud la vérification de sa théorie de la libido, et à Lacan celle de sa théorie du langage ; mais il leur permet surtout d'inventer à partir de l'expérience qu'il leur transmet.

Pourquoi les paranoïaques sont-ils garants de notre théorie ? « L'investigation psychanalytique de la paranoïa serait d'ailleurs impossible si ces malades n'offraient pas la particularité de trahir justement, certes sur un

⁶ S. Freud, « Manuscrit H », « Manuscrit N », « Lettre 71 » dans *Naissance de la psychanalyse*, Puf, 1973 ; « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » dans *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1973.

⁷ S. Freud, « La thérapeutique analytique », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, p. 431.

mode déformé, ce que d'autres névrosés gardent secret (F. 264). » Et si « nous trouvons dans le texte même du délire une vérité qui n'est pas là cachée comme c'est le cas dans les névroses, mais bel et bien explicitée, et presque théorisée », c'est que « le délire la fournit cette vérité non pas à partir du moment où on a la clef, mais dès qu'on le prend pour ce qu'il est, un double, parfaitement lisible, de ce qu'aborde l'investigation théorique⁸ ». N'est-ce pas là déjà une théorie de l'interprétation qui polémique contre les post-freudiens et leur recherche du sens dans la biographie de Schreber ? Un délire ne se traite pas comme un symptôme névrotique, au contraire c'est lui qui nous traite et qui corrige notre théorie. Certes Freud avait « édifié sa théorie de la paranoïa avant d'avoir pris connaissance du livre de Schreber », mais avec ce double de la théorie qu'est le délire, « l'avenir dira si la théorie contient plus de folie que je ne le voudrais, ou la folie plus de vérité que d'autres⁹ ne sont aujourd'hui disposés à le croire (F. 321) ». Et c'est faire une théorie de la psychose que de voir dans le progrès de celle-ci une théorie du sujet : « Le cas Schreber objective certaines structures supposées correctes en théorie — avec la possibilité de renversement qui s'ensuit, question qui se pose d'ailleurs à propos de toute espèce de construction émotionnelle dans ces domaines scabreux où nous nous déplaçons habituellement (P. 37). »

Schreber lui-même est très clair sur la question de la théorie (de la science, selon ses propres termes) : son texte ne s'adresse pas seulement à sa femme et à ses proches, il ne s'adresse pas seulement à ses médecins pour obtenir sa libération, mais il s'adresse à la science.

Je ne me suis pas dissimulé les scrupules qui semblent s'opposer à une publication ; il s'agit en effet des égards dus à certaines personnes encore vivantes¹⁰. D'un autre côté, je suis d'avis qu'il pourrait être important pour la science, et pour la reconnaissance des vérités religieuses que, de mon vivant encore, soient rendues possibles des observations sur mon corps et sur tout ce qui m'est arrivé, et que ces observations soient faites par des hommes compétents. Au regard de ces considérations, tout scrupule d'ordre personnel doit se taire (F. 264).

J'espère que chez le Pr Flechsig, l'intérêt scientifique porté à mes *Mémoires* saura tenir en échec d'éventuelles susceptibilités personnelles (F. 265).

D'ores et déjà, je considérerais comme une grande victoire de ma subtilité dialectique de pouvoir, grâce au présent travail qui semble parti pour prendre les proportions d'un ouvrage scientifique, obtenir *un* résultat et un seul : celui d'éveiller chez les médecins le doute et celui de provoquer chez eux un

⁸ J. Lacan, séminaire *Les psychoses*, Seuil, p. 37. Dans la suite du texte, j'indiquerai simplement P. suivi du numéro de la page citée.

⁹ Il s'agit sans doute de Jung.

¹⁰ Il s'agit du Pr Flechsig, et sans doute aussi des personnes de sa famille.

hochement de tête ; se pourrait-il qu'il y eût, après tout, quelque chose de vrai dans ce qu'on convenait d'appeler mon délire et mes hallucinations¹¹ ?

Pour tous, l'expérience de Schreber se révèle féconde, comme Flechsig lui promet que le sera son sommeil au moment de sa deuxième hospitalisation dans sa clinique !

Remarquons au passage que ce « s'adresse à nous » de Schreber que Lacan situe¹² dans le schéma I sur la ligne imaginaire i-a, est la racine du transfert dans la psychose. Ce « nous » inclut déjà la dimension de l'« autre » que Lacan dégagera du narcissisme spéculaire et qui constitue le seul interlocuteur possible dans la psychose d'où l'Autre symbolique s'est absenté.

Les post-freudiens ont avancé, à partir de Schreber, la thèse de l'homosexualité comme tendance constitutive de la paranoïa. En somme, commente Lacan, la psychanalyse explique Schreber et la paranoïa par le fait que la pulsion inconsciente y est une tendance homosexuelle contre laquelle la défense produirait la maladie (P. 39). C'est pour se défendre d'un fantasme de désir homosexuel que le malade réagit par un délire de persécution : « Il existe donc une relation intime, peut-être même constante, entre cette identité morbide et les fantasmes de désir homosexuels [...] le facteur vraiment actif est dû au rôle joué par les composantes homosexuelles de la vie affective dans ces blessures sociales (F. 305). » La défense contre un désir homosexuel provoquerait par conséquent l'invasion de la psychose. Mais Lacan critique cette notion de défense (P. 40) : pourquoi à tel moment l'irruption ? Quel rapport a la défense avec la cause qui la provoque ? Est-ce qu'elle maintient un équilibre ? Ou est-ce elle qui provoque la maladie ? D'ailleurs, la meilleure défense contre l'irruption de la tendance homosexuelle, n'est-ce pas de la nier (P. 350), ce qu'explicite la grammaire freudienne ? Pourquoi surtout « admettre que l'orientation homosexuelle de l'investissement libidinal comporte d'emblée une cohérence causale pour le sujet (P. 222) ? » En nommant imaginaire cette cohérence, Lacan fait déjà intervenir les dimensions imaginaire et signifiante. Car s'il s'agit pour le sujet de se protéger contre les tentations homosexuelles, jamais personne n'a pu dire que Schreber ne voyait plus les autres hommes au niveau de la réalité (imaginaire) ; on considère simplement qu'il ne les voyait pas pour ce qu'ils

¹¹ D.-P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, 1975, note de la page 118. Dans la suite du texte, j'indiquerai simplement S. suivi du numéro de la page citée.

¹² J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 571. Dans la suite du texte, j'indiquerai simplement E. suivi du numéro de la page citée.

étaient vraiment pour lui, c'est-à-dire pourvus d'une attraction amoureuse, au niveau d'une réalité signifiante (P. 229).

Ce qui serait une homosexualité proprement dite de Schreber résulte essentiellement d'un essai d'interprétation freudien (F., ch. II). La « vieille maladie » qui revenait dans les rêves de Schreber entre juin et octobre 1893, c'était le désir de revoir Flechsig dont sa femme disait qu'il l'avait si bien guéri et en gardait près d'elle le portrait. Au départ du délire de persécution, Flechsig aurait assassiné l'âme de Schreber (ce que Lacan lira comme le transfert dans son axe imaginaire aa') ; « Flechsig fut donc le premier séducteur, à l'influence duquel Dieu avait succombé (F. 288) ». Ici Freud commence à mettre en place sa grammaire de la persécution : « Celui que l'on hait et craint à présent en tant que persécuteur fut en son temps aimé et vénéré. La persécution que postule le délire sert avant tout à justifier le changement d'attitude émotionnelle de la part du patient (F. 289-290). » En nommant « processus de transfert » ce qui nourrit la sympathie de Schreber pour le médecin, Freud développe sa théorie du transfert : investissement affectif transposé d'une personne importante (père ou frère aîné) à la personne du médecin indifférente en elle-même (F. 294) ; la racine du fantasme féminin de Schreber, contre lequel il s'est tant opposé, serait ainsi « une nostalgie de son père et de son frère, nostalgie exaltée jusqu'à l'érotisation et transférée sur Flechsig (F. 298) ». L'incubation de la deuxième maladie contient donc une reconnaissance de la première ; les rêves « la vieille maladie est revenue » et le fantasme « il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement » permettent à Freud de déduire que « le souvenir de la maladie éveilla aussi celui du médecin et que l'attitude féminine manifestée dans le fantasme se rapportait dès l'origine au médecin ». Fantasme érotique qui fut aussitôt désavoué par une « protestation mâle¹³ » ce qui n'empêcha pas la crainte que le médecin lui-même n'abusât de lui. « La cause occasionnelle de cette maladie fut donc une poussée de libido homosexuelle » entre le moment où il fut nommé et le moment où il s'installa à Dresde (F. 291). D'ailleurs Freud verra dans l'effondrement de Schreber à l'occasion d'une absence de sa femme, une preuve supplémentaire de cette explosion homosexuelle dont le protégeait la présence de sa femme (F. 293). La thèse est donc celle-ci : homosexualité, défense et délire de persécution.

À lire Schreber, il s'agit plutôt d'une transformation en femme que d'une homosexualité :

Ainsi se perpétra le complot dirigé contre moi (à peu près vers mars ou avril 1894), qui visait, une fois qu'aurait été reconnu ou admis le caractère incurable

¹³ Selon les termes d'Adler, mais précise Freud pas dans le même sens que celui-ci.

de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps changé en corps de femme à la faveur d'une interprétation ambiguë du dynamisme immanent à l'ordre de l'univers dont j'ai parlé plus haut, cependant que mon corps, donc, aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement « laissé en plan » (*liegen gelassen*) c'est-à-dire sans doute abandonné à la putréfaction (S. 61).

Pourtant Freud lit l'homosexualité de Schreber dans son attitude féminine envers Dieu, qui d'ailleurs pour Freud est substitué du père particulièrement dans l'inversion des traits de caractère (le père médecin et vénéré est l'inverse d'un Dieu qui ne comprend rien aux vivants). Il n'en retiendra que le rôle originel attribué au médecin dans la genèse de cette homosexualité. C'est aussi essentiellement au médecin que Freud attribue, parce que Dieu qui s'y substitue est lui-même substitué du père, la cessation du conflit qui déchirait Schreber. Or cette cessation du conflit est le tournant qui va fixer le délire dans sa forme définitive de suppléance : Schreber se réconcilie (c'est la *Versöhnung*) avec l'*Entmannung*, l'émasculatation qui lui était réclamée afin de le transformer en femme. Il se réconcilie parce que c'est désormais conforme à l'ordre de l'univers (qui est le double du délire). La *Versöhnung* intervient, rappelons-le, après la fin du monde (obtenue par la glaciation, la peste et les tremblements de terre, l'extinction de toutes les horloges), c'est-à-dire après « un grand trou dans le temps creusé dans l'histoire de l'humanité », et si Schreber trouve alors que le monde « considéré de l'extérieur » n'a pas tellement changé, il n'exclut pas qu'« une modification intérieure profonde ne se soit pas néanmoins accomplie (S. 81) ». N'est-ce pas précisément dans l'annonce de la propre mort de Schreber lue dans le journal en février 1894, que Freud aurait dû voir le vrai ressort du renversement de la position d'indignation vis-à-vis de l'éviration ? En effet, dans l'intervalle, le sujet était mort (E. 567), et la modification intérieure profonde accomplie.

L'éviration et la régénération de ce corps ont été opérées par les rayons, ou nerfs de Dieu, qui raccordent Schreber à Dieu et qui à leur tour sont captés par la volupté qui les rive à Schreber. Une fois transformé, Schreber est contraint de donner à Dieu de la volupté (cette « volupté de clair de lune », ce « magasin de rayons ») afin de créer une nouvelle humanité. Serait-ce que dédommagé par la mégalomanie, le moi accepterait le fantasme de désir féminin (F. 295) ? Là-dessus Freud ne se contredirait-il pas ? En effet il fait dépendre le thème homosexuel de l'idée de grandeur lors d'un tournant du délire, alors qu'il avait refusé cette dépendance dans sa conception générale de la paranoïa ; mais à l'époque il n'avait pas encore formulé son *Introduction au narcissisme* (E. 567).

C'est le désir du fantasme premier (« il serait beau... ») que vient réaliser la *Versöhnung*, l'acceptation de la transformation en femme (et Schreber remarque qu'il vaut mieux être une femme d'esprit qu'un idiot). Dès lors son corps est progressivement envahi d'images d'identification féminine auxquelles il ouvre la porte, qu'il laisse entrer, le prendre, le remodeler (P. 290). Freud en cite la description :

Les nerfs qu'il a absorbés ont pris dans son corps le caractère de nerfs de volupté féminins, et ont donné à son corps un caractère plus ou moins féminin, à sa peau en particulier la douceur particulière au sexe féminin. S'il exerce une légère pression de la main sur un point quelconque de son corps, il sent, sous la surface de la peau, ces nerfs, telle une trame faite de fils ou de petites ficelles ; on les rencontre particulièrement sur la poitrine, là où se trouvent chez la femme les seins [...]. Il le sait de façon certaine : cette trame, d'après son origine, n'est rien d'autre que de ci-devant nerfs de Dieu [...]. Au moyen de ce qu'il appelle *dessiner* (se représenter visuellement les choses), il est en état de se donner l'impression, à lui-même comme aux rayons, que son corps est pourvu de seins et d'organes féminins. « J'ai tellement pris l'habitude de dessiner un derrière féminin à mon corps — *honni soit qui mal y pense* — que, chaque fois où je me penche, je le fais presque involontairement (F. 282). »

En fin de compte Freud ne méconnaît pas que l'homosexualité soit ici cette transformation en femme. Il précise même que l'idée délirante d'une transformation en femme est le premier germe du système délirant ainsi que la seule partie qui survécut au rétablissement du malade, à sa guérison (F. 272) : c'était le sens de la mission divine (Dieu lui-même, pour sa propre satisfaction, réclamait de lui la féminité) pour laquelle il fallait à Schreber être transformé en femme, et auparavant subir une destruction de son corps puis une régénération (F. 269). Freud relève d'autres éléments qui conjuguent cette féminisation : le *liegen lassen*, qu'il assimile à la prostitution (F. 271) et que Schreber appelait le « plan conçu en vue de perpétrer sur moi le meurtre d'âme et de livrer mon corps à l'encan comme celui d'une putain féminine (S. 63) », la moquerie des voix et leurs injures sexuelles, le fait que seul il a le droit de se moquer de Dieu qui est un idiot (caractéristique féminine pour Freud ? F. 278), un travestissement tardif (F. 272), les nerfs sexués (F. 273), la sensation éprouvée par deux fois dans la clinique de Flechsig d'avoir des organes génitaux féminins et de sentir un embryon féminin (F. 282). Et surtout l'exigence de Dieu de trouver la volupté d'âme chez Schreber, ainsi que le devoir de Schreber de cultiver une jouissance ininterrompue, celle de la sensibilité sexuelle d'une femme, de la femme de Dieu, de sa promise (F. 281).

Mais dès que je suis seul avec Dieu — si je puis ainsi m'exprimer —, ce m'est nécessité de m'efforcer par tous les moyens, de toute la vigueur de mon intelligence et surtout de toute la force de mon imagination, de donner aux rayons divins, autant que possible de façon continue, ou — puisque l'être

humain est tout simplement impuissant à ce que cela soit continu — du moins à certains moments de la journée, l'image d'une femme plongée dans le ravissement de la volupté. [...] Chez les *âmes*, il y a jouissance de la béatitude en permanence, et cette continuité dans la béatitude est en quelque sorte leur raison même d'exister ; par contre, à l'être humain et aux autres êtres vivants, cette jouissance n'est accordée que comme *un instrument en vue de perpétuer l'espèce*. Voilà où gît pour les hommes la limite que la morale impose à la volupté (S. 229).

Citant Goethe « Il serait plutôt conforme à la réalisation du désir, dans la vie de l'au-delà, qu'on y soit enfin délivré de la différence des sexes¹⁴ », Freud semble dire qu'une transformation délirante qui fait de Schreber la femme de Dieu et la mère d'une humanité nouvelle touche plus à la question de la sexuation qu'à celle de la sexualité et de l'homosexualité. L'homosexualité de Schreber ne serait-elle qu'un être-femme ? Et cet être-femme ne serait-il défini que par la jouissance ? Car la relation érotique perpétuelle entre Schreber et Dieu n'est pas une expérience mystique, mais une relation « comme avec un organisme vivant » ; et elle aboutit, au contraire d'une mystique, à une altération progressive de Dieu, à « une dégradation progressive de l'altérité » qui se féminise parce qu'elle se prend à son propre jeu d'aimer trop Schreber (P. 79-80). L'expérience du délirant qui est violé, manipulé, transformé, parlé, jacassé, pépié (P. 91) n'est pas une expérience mystique, c'est la relation qu'impose l'axe imaginaire qui va du moi délirant à l'autre divin (la ligne principale m-a dans le schéma I, E. 572).

Un désir homosexuel dans la genèse de la paranoïa est donc ici assimilé à une transformation en femme ; est-ce une thèse si étrangère à celle qui soutenait à l'époque que « l'homosexualité était précédée par une relation précoce avec une femme, penchant surmonté avec effort¹⁵ », et que le passage par l'identification à la femme du refoulement de ce premier amour entraînait une répression du choix homosexuel dans la paranoïa comme répression de cette identification à la femme ? Freud note en effet des éléments orientant vers une interprétation de l'homosexualité liée à l'élaboration du narcissisme (plus tardif). Le stade du narcissisme, intermédiaire entre autoérotisme et amour objectal, se prolonge et persiste parfois, en dégageant deux types d'homosexuels : aimer son père ou s'aimer soi-même¹⁶. L'homosexuel s'aime soi-même, et dans ce « soi-même » pris comme objet d'amour par le malade, les organes génitaux sont d'un grand attrait (F. 306). Puisque toute régression de la libido renforce la libido

¹⁴ Deux vers de la « Chanson de Mignon », dans *Wilhelm Meister* de Goethe, que Freud cite dans une note de la page 279.

¹⁵ *Les premiers psychanalystes*, Gallimard, 1979, vol. I, pp. 252 et 299.

¹⁶ *Ibid.*, 1910, p. 529.

homosexuelle, les paranoïaques chez qui l'autoérotisme et le narcissisme (au sens d'aimer le même sexe) sont le point faible, se défendent contre une sexualisation de leurs investissements. Si Freud utilise alors le terme de narcissisme (ici primaire) comme presque équivalent à l'autoérotisme, Lacan n'utilise que la notion de narcissisme secondaire d'où émerge l'« autre » spéculaire ; la formule schreberienne « je suis un cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux », se lit alors comme la réduction de l'identité de Schreber à la confrontation à son double psychique, rendant patente « la régression topique au stade du miroir où la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel (E. 568) ».

La formule de l'homosexualité dans la paranoïa et le centre même du conflit, s'écrit « moi, un homme, j'aime un homme ». Un homme, c'est-à-dire quelqu'un comme moi, un semblable. Il faut préciser cependant que le détachement de la libido vers un objet homosexuel n'est la plupart du temps que partiel¹⁷. Les différentes façons de contredire cette formule construisent une véritable grammaire freudienne (F. 308) :

a- *le délire de persécution* proclame très haut : « Je ne l'aime pas, je le hais. » [...] Et « Je le hais » se transforme, grâce à la *projection*, en « il me hait (ou me persécute) », ce qui alors justifie la haine que je lui porte. Le verbe est contredit.

b- *l'érotomanie* : « Ce n'est pas lui que j'aime — c'est elle que j'aime — parce qu'elle m'aime. » L'objet est contredit.

c- *le délire de jalousie* : « Ce n'est pas moi qui aime l'homme, c'est elle qui l'aime. » Le sujet est contredit.

La projection du troisième temps (je ne l'aime pas - je le hais - *il me hait*) est en réalité une substitution : la perception interne « je hais » est remplacée par une perception extérieure « il me hait ». Il s'agit donc d'un mécanisme purement intrapsychique¹⁸ : mise en P, une représentation est à percevoir comme venant de l'extérieur, de la réalité. Ainsi, le vidage libidinal du monde que constituent la catastrophe et la fin du monde, c'est celui de Schreber lui-même ; « et le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre ; il le rebâtit au moyen de son travail délirant (F. 315). » Le champ R de la réalité, dans le schéma I, champ réduit à celui du décalage entre imaginaire et symbolique, est cet univers rebâti par le délire. Et Freud d'écrire (F. 315) : « Il n'est pas correct de dire que la sensation intérieurement réprimée est projetée de nouveau vers l'extérieur. Bien plus nous

¹⁷ S. Freud, Lettre à Ferenczi du 11 février 1908, Lettre 70 à Jung.

¹⁸ S. Freud, Lettre à Jung, avril 1907.

devons dire que ce qui est rejeté revient de l'extérieur. » (J'emploie ici la traduction de Lacan P. 57.) C'est la première définition de ce que Lacan nommera la forclusion.

Mais la dialectique de l'Autre et de l'autre est sans doute plus féconde ici à solliciter, et pas seulement pour le transfert. Que la libido retourne sur le moi qui était l'unique objet sexuel, voilà le chemin qu'elle doit parcourir pour revenir de l'homosexualité sublimée au narcissisme (F. 316). Et ce moi unique objet sexuel, c'est aussi le semblable qu'on retrouve dans le schéma L. Certes le *tu*, le tu qui s'adresse toujours à Schreber, ce tu qui en lui dit *tu*, nous y reconstruisons quelque chose comme la tendance homosexuelle (P. 312) ; ce *tu* de l'assassinat d'âme, qui est l'acmé d'une relation duelle d'interdestruction, Freud le porte au compte de l'homosexualité. Mais, de même que le *il* de la persécution est démultiplié, pluralisé, désobjectivé, de même le *tu* homosexuel qui se pluralise également n'est en fait qu'imaginaire, puisque le tiers symbolique de l'Œdipe a défailli — ce tiers qu'un peu plus loin dans le séminaire Lacan nommera Nom-du-Père. Parce que l'Autre dans la parole est exclu pour le psychotique (P. 65), ce qui le concerne, les *tu* qui le concernent, sont dits par des autres, des ombres d'autres, des hommes bâclés à la 6-4-2¹⁹ ; et « toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose entre la jouissance narcissique de son image (i) et l'aliénation de la parole où l'Idéal du moi (I) a pris la place de l'Autre (E. 572) ».

Dans l'homosexualité, toute la différence se joue entre *l'avoir* en tant que position sexuelle, et *l'être* en tant que position sexuée. Être un homme. Ou une femme. En tant qu'il y a un signifiant homme et un signifiant femme (P. 223). Pour Schreber, qu'est-ce qu'être une femme ? Si être femme, c'est devoir être le phallus, alors « faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque à tous les hommes (E. 565-566) ».

La réalisation de la position sexuelle dépend de l'expérience de la traversée de l'Œdipe qui permettra au sujet de désirer l'objet d'un autre et de le posséder par la procuration d'un autre (P. 200). Il s'agit là d'une opération symbolique tandis que l'identification au semblable est imaginaire. N'est-ce pas le rejet de la signification de la bisexualité primitive (qu'évoque Freud) dont le resurgissement détermine pour Schreber l'invasion psychotique (P. 99) ? Si Schreber n'a jamais intégré une forme féminine, ne cherche-t-il pas à retrouver quelque chose de l'essentiel de la fonction féminine qui ne gîterait qu'au niveau de la procréation ? Lacan répond à Ida Macalpine qu'il ne s'agit ni d'émasculatation, ni de féminisation, ni de fantasme de grossesse, mais bien de procréation. Car la jouissance, dit Schreber, n'est accordée aux êtres humains

¹⁹ *Flüchtig hingemachte Männer*. La traduction est de Pichon.

que comme un instrument pour perpétuer l'espèce ; c'est sa réponse à la question de la sexuation. C'est sa réponse aux questions que pose la reconnaissance de la position sexuelle (sexuée) en tant que liée à l'appareil symbolique : qui suis-je ? homme ou femme ? et surtout : puis-je engendrer ? Et « si le *Créé I* [les créatures de parole] y [position du sujet dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans le schéma R] assume la place en P, laissée vacante de la Loi, la place du Créateur s'y désigne dans ce *liegen lassen*, [...] où paraît se dénuder, de la forclusion du Père, l'absence qui a permis de se construire à la primordiale symbolisation M de la Mère (E. 563) ».

À la question « suis-je un homme ? », l'homosexualité est une réponse, la transformation en femme est une autre réponse.

Penser devenir l'épouse de Dieu et la mère d'une nouvelle humanité, c'est penser que ni homme ni femme ne fonctionnent comme signifiants et que le seul sexe qui fonctionne dans la psychose est celui de La femme en tant que *quoad matrem*, soit La mère, hors-signifiant, La mère Toute. Femme qui s'inscrit comme mère en tant qu'interdite, interdite parce qu'impensable, et le désir d'elle impossible. Elle vient là où le rapport sexuel est impensable, impossible, à cette place-là. Elle est la figure délirante de la possibilité d'un rapport sexuel qui aurait lieu entre Dieu et un homme devenu femme et mère de l'humanité. La Mère comme fonction réelle de la génération est la forme réelle et impossible de La femme en tant qu'y revient le signifiant « être-père » rejeté.

Il serait plutôt conforme à la réalisation du désir, dans la vie de l'au-delà, qu'on y soit enfin délivré de la différence des sexes (F. 279).

Und jene himmlischen Gestalten

Sie fragen nicht nach Mann und Weib.

Goethe aurait-il résolu le problème du sexe des anges ?